

Pauline Pucciano

## Le Spectacle

Nouvelle

Le temps a passé. Tout est possible à présent.

Le marionnettiste peut s'il le souhaite connaître à la fraction d'instant de soeclosion tout sentiment qu'il guette chez ses marionnettes.

Il a tout loisir, s'il en a l'agrément, de les mettre à mort en appuyant sur un bouton.

@@@@@@@@

Le photographe pénètre dans la coupole impériale avec une légère sensation de malaise. Il ne fait pas attention aux gardes, ni aux fleurs bizarres, aux parfums inconnus, qui poussent sur les murs de marbre. Il connaît par cœur le labyrinthe des couloirs, les ornements baroques qui couvrent les plafonds, mais il n'a pas envie de se laisser aller à la splendeur écrasante du palais. Trois ans. Trois ans de voyage et de quête. Trois ans sans voir l'Empereur.

Il s'approche du couloir en spirale qui mène aux appartements impériaux, et ressent une légère angoisse. Ses mains sont moites. Il éprouve la solennité du moment, l'instant de l'attente qui s'achève.

L'Empereur a l'air las, comme tous les autres jours. Souverainement las. Il est en train de jouer avec un objet inconnu et brillant, et le tremblement de ses mains lorsqu'il lâche l'objet pour tourner la tête vers le photographe est à peine perceptible. Il sourit d'un sourire vague. Le photographe se sent important et ridicule.

- Votre majesté, j'ai les clichés. À peu près trois cents, autant d'hommes que de femmes, comme vous l'aviez demandé.

L'Empereur ne le remercie pas. Il détourne les yeux, sans impatience.

- Eh bien, montrez les moi.

Le photosphère reconnaît le timbre de la voix de l'Empereur. Sa manière de parler si dépouillée, cette parole qui a derrière elle des siècles d'autorité monotone. Il reconnaît son inexpressivité.

Aucune hâte, aucun agacement. L'Empereur donne es ordres avec une pureté mécanique.

- Voulez-vous voir d'abord les hommes ou les femmes ? demande le photographe.

- Les femmes.

Le photographe s'attendait à ce choix: c'est celui qu'il aurait fait lui-même. Il se sent un peu plus assuré.

- Elles sont toutes mélangées, dit-il. Toutes les tailles, toutes les races, tous les genres. Il n'y a aucun classement.

L'Empereur hoche la tête. Il se lève lentement, tamise la lumière, tourne une petite poignée. L'écran apparaît. Le photographe hésite un instant puis insère les clichés dans l'appareil. L'Empereur regarde l'écran blanc, avec fascination, jusqu'à ce que le défilé commence. Un curieux défilé de visages et de corps. L'Empereur avait demandé à ce qu'on lui épargnât les " beautés vides". Le photographe s'était mis à la recherche des regards malades et des lèvres tremblantes. En regardant son œuvre, le photographe ne résiste pas à une émotion particulière, faite d'admiration et d'hébétude. Non pas pour son art - qu'il sait pourtant très achevé - non, la grandeur se trouve ailleurs. Pas dans les traits, toujours plus ou moins familiers, ni dans les expressions, que l'on peut toujours nommer, mais peut être dans le mariage changeant de ceux-ci avec celles-là. Quelque chose comme une quintessence émane des images.

De loin en loin, l'Empereur lui fait signe d'arrêter le défilé. Il regarde avec une extrême avidité - puis la lueur disparaît de son regard, et il lui fait signe de recommencer. Il ne prend aucune note, et le photographe, en le remarquant, se rappelle qu'à la Cour on dit souvent que l'Empereur a une mémoire sans fond.

Cela dure longtemps. Parfois le photographe observe l'Empereur extases son visage gras empli d'une tension indéfinissable, et jure qu'il va enfin arrêter son choix. Mais l'Empereur a tout son temps - tout son temps d'empire et de solitude. Il ne se précipitera pas.

Le photographe sue un peu plus que tout à l'heure. Il songe qu'il a passé deux ans à traquer ces femmes, qu'il est épuisé maintenant.

Cette fois est peut-être la bonne. Le photographe tourne la tête, de l'Empereur vers l'écran. Elle est d'une blondeur de cendre, d'une blondeur éteinte, qui lui donne un éclat passé. Il les a toutes

désirées, toutes adorées l'espace d'un jour, mais ce n'est peut-être pas elle qu'il aurait fini par choisir.

Elle a des yeux gris, le teint pâle. Ses poignets et ses chevilles sont fins à se briser.

- Elle est la Grâce, dit-il, en se sentant un peu stupide.

L'Empereur ne répond pas.

Elle a le visage penché, les yeux baissés, sur les lèvres égaré un étrange sourire. Elle semble venir de très loin, du fond des âges, et porter sur le monde un regard que plus rien n'étonne. Elle est vêtue d'étoffes nouées, trainantes. L'Empereur ne la quitte pas des yeux.

- Ce sera elle, dit-il enfin.

Le photographe, avec un certain soulagement, note la référence du cliché et songe à cette femme qui ne sait pas ce qui l'attend.

-Voulez-vous passer aux hommes maintenant ?

- Cette femme, commence l'Empereur. Il faut savoir quel genre d'homme elle pourrait aimer.

Le photographe ne sait pas s'il s'agit d'un ordre, d'une question, ou d'une simple réflexion à haute voix.

- Voulez-vous que l'on fasse des recherches ?

L'empereur bouge mollement la tête pour faire signe que non. Son esprit est resté fixé sur une idée qui le fascine.

- Un brun, n'est-ce pas ? dit-il.

Le photographe toussote. Il ne s'attendait pas à ce qu'on lui demande son avis.

-Oui, un homme brun, répond-il.

L'Empereur le dévisage un moment.

- C'est l'expression que je ne vois pas, reprend-il. Un air méchant, un peu méprisant ?

Le photographe regarde le cliché. Cela lui semble absurde.

- Non, dit-il vivement.

L'Empereur le regarde et sourit.

- L'air gentil ?

Le photographe regard encore la photo. Les cheveux de cendre blonde, les yeux baissés, les chevilles.

- Je ne sais pas, Votre Majesté.

L'Empereur hausse les épaules.

- Il doit être brun et n'avoir l'air ni méchant ni doux.

- Comment doit-il être, Votre Majesté ?

- Il doit avoir l'air rieur, légèrement enfantin.

Le photographe regard encore la photo, et la pertinence de ce qu'il vient d'entendre lui apparaît tout à coup, comme une lumière qu'on allume.

- Elle aime son insouciance, sa pose, sa maladresse, se hasarde-t-il.

- Il la vénère et la protège en même temps, poursuit l'Empereur. Elle est plus forte que lui, mais s'ils se quittaient c'est elle qui en mourrait. Du moins c'est ce qui arriverait dans des circonstances naturelles...

Le photographe se sent investi d'un enthousiasme soudain, comme si le sens de sa quête lui apparaissait, à son terme. Il met en route le second défilé, sans un mot pour l'Empereur, en actionnant tout seul les commandes, s'arrêtant parfois un instant sur un visage d'homme, puis passant au suivant dans une fièvre exaltante. Cette recherche inhumaine l'enivre, et il ne se rend pas compte que l'Empereur le regarde, avec un demi-sourire. Sans doute sait-il déjà qu'il sera d'accord avec le choix qu'il arrêtera.

@@@@@@@

Le photographe est patient, il lui laisse le temps de se remettre. Mais cela n'a pas l'air facile.

Il se passe une main sur le visage, sur les cheveux. Après tout, il n'est pas forcé de mourir.

- Elle est belle ? demande-t-il d'une voix faible.

Le photographe hoche la tête.

- Vous verrez bien, dit-il.

Il regarde, autour de lui, les trompe-l'oeil bleus et or.

- Ai-je... Ai-je le droit de la désirer physiquement ?

- Oui, répond le photographe. Mais vous n'avez pas le droit de la violer.

Il se sent acculé, misérable, il a envie de pleurer et de partir.

- Si elle est consentante ? continue -t-il.

- Faites ce que vous voulez, dit le photographe. À vos risques et périls.

- Mais si votre histoire ne marche pas, dit-il vivement, si aucun de nous ne se laisse prendre au jeu...

Le photographe éprouve un sentiment désagréable. Il a hâte que cet entretien soit terminé.

- L'empereur a tout son temps, dit-il lentement. Il s'ennuie.

Il se prend la tête dans les mains et le photographe évite de regarder son visage. Il garde les yeux rivés à la blancheur du Tee-shirt.

- Vous n'avez bien sûr pas le droit de la tuer, ajoute-t-il. À part ces quelques points, vous avez carte blanche.

Il pleure et son regard est difficile à soutenir.

- Je trouverai tout l'argent que vous voudrez, dit-il, je ferai n'importe quoi...

Le photographe reste silencieux, la tête baissée. Il se reprend tout seul, se lève, et pousse la porte.

@@@@@@@@

Elle entre par une porte toute simple, qui ressemble à une porte d'hôtel ou d'appartement. Elle entre et ne le voit pas tout d'abord, saisie par les dimensions de l'espace où elle mourra. Le plafond presque indécélable, les dalles vides, presque à perte de vue. Elle songe qu'il n'y aura pas de lieu où se cacher, et que leurs mots vont résonner ici comme sur une scène de théâtre. Elle frissonne. Il ne fait pas froid, pourtant, la température est aussi douce que la lumière un peu grise qui pleut des projecteurs invisibles.

Il y a des flaques de lumière ça et là, des bouches d'ombre. Un grand miroir brillant sur un morceau de mur. Elle promène lentement son regard, lentement - elle a l'impression de ne pas exister tout à fait, d'être une image sortie de la réalité. Cette impression ne la quittera pas, elle le sait, et elle essaie de s'y accoutumer doucement.

Elle ferme les yeux pour dissiper un vertige, et lorsqu'elle les rouvre, ce sont les détails qui la blessent comme des rayons aveuglants. La table posée au centre, les deux chaises, le grand lit recouvert d'étoffes, à quelque distance. Les meubles paraissent minuscules, comme des accessoires de poupée.

Elle se rappelle qu'il doit être là, lui aussi, qu'il doit y avoir une autre porte par laquelle il a dû entrer au même instant qu'elle. Son regard s'accélère, se trouble. Il y a une silhouette dans l'ombre, tout au bout, si loin d'elle et si dérisoire qu'elle n'arrive pas à y croire tout à fait. Elle en détourne les yeux, et vérifie, avec des gestes lents, que la porte est bien verrouillée derrière elle. L'impuissance de sa main à tourner la poignée la rassure. Tout est comme elle l'avait imaginé, il n'y aura pas de surprise.

Elle se sent fatiguée, tout à coup : elle défait la manche de sa robe et regarde la marque à peine sanglante de l'injection dans sa veine. Elle a envie de s'asseoir, de s'allonger par terre, de dormir. Mais peut-être ne pourra-t-elle plus dormir - elle songe à ses nuits blanches et inquiètes, jusqu'à la fin. Elle voudrait prendre son courage à deux mains et se mettre à marcher vers lui. Mais il existe si peu pour l'instant - à peine une silhouette - et il existera tant tout à l'heure, qu'elle ne se sent pas la force de devancer ce qui est écrit. Elle se dirige furtivement vers un coin de la salle; les dalles sont un peu froides sous ses pieds nus. Elle n'a qu'une dizaine de mètres à faire, mais ce mouvement lui semble infini. Elle sent qu'il la regarde, depuis l'autre bout, qu'il essaie de voir son visage. Elle se tapit dans l'ombre, mais la sensation du regard sur elle ne la quitte pas.

Le mur dans son dos lui fait du bien. Elle pense qu'elle aimerait avoir une niche, comme un chien, pour qu'il ne voie jamais son visage. Elle le regarde, mal assurée. Lui aussi est immobile dans l'ombre. Elle pense à l'Empereur, maintenant, se demande où sont les caméras, les micros. Sans

doute beaucoup trop haut pour qu'elle puisse jamais les atteindre et les détruire. Il doit être assis dans un somptueux fauteuil, il doit attendre que la pièce commence. Elle sent une coulée de sueur dans son dos. Mourir, se dit-elle. Mourir de cette façon-là. Une pensée maigre et inquiétante s'infiltré en elle. Peut-être pas mourir, peut-être tuer. Elle se reprend tout à coup. Elle ne lui fera pas de mal, elle le laissera aller, et elle restera là, pour toujours sur ces dalles froides dans cette salle sans fenêtre.

Cela pourra durer longtemps. L'Empereur en aura pour son meurtre.

Il est transi dans l'ombre et regarde intensément la forme au loin. Il n'a rien pu voir d'elle, et il n'en peut plus d'attendre et des battements de son cœur. Il veut voir son visage, ses mains, ses chevilles, il veut être sûr qu'elle n'est pas aussi belle qu'il le craint. Il pense qu'il a peur, pour la première fois, qu'il découvre soudain ce que ce mot veut dire. Il pense au photographe, aussi, à son air patient, il se sent intolérablement pris au piège et maîtrise une décharge de violence qui le parcourt jusqu'aux mains.

Il ne mourra pas. Il ne veut pas mourir. C'est elle qui restera sur ce pavé froid, dans cette lumière grise. Lui reverra le ciel, il ne peut pas ne pas le revoir, être ici pour toujours. Il songe qu'il n'est pas en état d'aller la regarder, et pourtant il voudrait que tout aille au plus vite, que tout soit déjà fait. Il voudrait la voir s'écrouler - elle, une silhouette sans visage - morte. Sa lèvre tremble, ses muscles lui font mal. N'avait-il jamais pensé à la mort ? La silhouette bouge dans le coin noir, elle se lève. Ce mouvement l'hypnotique. La solitude et le silence vont s'arrêter. Elle avance vers lui, mais elle est trop loin encore pour qu'il saisisse son regard. Elle avance lentement; ses pieds nus ne font pas de bruit sur les dalles. Il ne perçoit de sa démarche qu'un calme étrange, une perfection apaisante. Ses muscles se relâchent, sa lèvre cesse de trembler, mais son cœur s'accélère ; il y a un contraste bizarre entre sa cadence effrénée et le rythme irréel de la marche - il a la sensation de faire un rêve sur le point de sombrer dans un délire atroce. Elle avance, son cœur bat, à chacun de ses pas il entend dix battements de cœur. Et puis le moment finit par passer, il aperçoit son visage. Ses cheveux,

d'abord, ses cheveux blonds cendrés, ses grands yeux gris, sa bouche scellée. Il s'était juré de ne pas la regarder trop longtemps, mais il continue, comme s'il voulait que rien ne lui échappe - ses cheveux fins et légers, ses yeux couleur du temps, ses lèvres de muette. Il a l'impression d'avoir perdu un pari, et détourne les yeux brusquement.

Elle s'arrête à quelques mètres de lui. Elle a laissé derrière elle la table, les chaises, le lit; il n'y a plus devant ses yeux qu'une porte close et un homme au pied d'un mur. Il a détourné les yeux, et elle pense que c'est mieux ainsi, qu'il ne faut pas aller trop vite. L'Empereur n'est pas stupide, son acteur n'est pas trop beau. Juste assez pour être follement aimé, pense-t-elle.

Ils restent longtemps sans parler, sans bouger. Elle à le regarder et lui à regarder ailleurs; cette situation n'est finalement pas plus insupportable que bien d'autres qu'elle a déjà vécues. Lui se sent dépossédé, violé, il ressent un malaise presque intolérable.

Elle se demande à quoi il pense, et pourquoi il refuse son regard. Peut-être joue-t-il, peut-être tend-il tous ses muscles exprès. Ou peut-être commence-t-il à souffrir. Elle ne cherche pas à le savoir, peu lui importe pour l'instant. Elle pense à l'Empereur, elle a l'impression d'être à sa place, de les regarder tous les deux minuscules sur la rance scène vide. Elle est presque aussi impatiente que lui d'entendre leurs voix dévaster ce grand silence. Ce n'est pas elle pourtant qui commencera à parler; le silence ne la gêne pas. Elle se déplace, lentement, elle ne sait pas où aller pour trouver une illusion de solitude. Elle se dirige vers la table. Une petite table rectangulaire, avec une chaise de part et d'autre. Elle se demande comment on leur donnera à manger - et puis elle se met à penser à tous les détails matériels. Avec une sorte de terreur, elle cherche autour d'elle quelque chose qui ressemblerait à une salle de bains. Les murs sont nus, partout, sauf les deux portes et le miroir. Elle sent des larmes enfantines lui monter aux yeux; elle ne pourra pas supporter la saleté, la déchéance. Elle accepte de mourir, mais pas cette laideur-là, elle sait qu'elle ne pourra pas.

Elle se retourne brusquement. Il la voit s'avancer vers lui à pas rapides, les yeux transformés par la peur. Il ne comprend pas. Son cœur ralentit, ses muscles se contractent.

- J'ai soif, dit-elle en arrivant près de lui.

Il met un long moment à répondre.

- Il y a une salle de bains, là, dit-il en désignant la porte par laquelle il est entré.

Elle disparaît. Le ton de sa voix résonne encore dans sa tête. J'ai soif. Il n'aurait jamais imaginé que ce serait là leur première parole. Elle a une voix profondément humaine. Une voix qui trahit une faiblesse que sa beauté n'affiche pas. Quelque chose a allégé la dimension tragique de leurs mouvements et de leurs regards. Peut-être cette voix, peut-être ce qu'elle lui demandait de son timbre suppliant. Il se dirige vers la table et s'assied machinalement sur une chaise. La contraction de tous ses muscles l'a épuisé; il se repose maintenant, se concentre sur le vide qui est en train de se faire dans son esprit et dans son corps. Il pensera plus tard.

Lorsqu'elle revient, elle se dirige elle aussi vers la table et s'assied en face de lui. Ils se regardent, il sourit - elle détourne les yeux.

Elle n'a pas l'air d'avoir peur. Il y a sa beauté inerte, son regard funèbre. Il se rappelle subitement que l'un d'entre eux doit mourir.

- À votre avis, demande-t-il, qui gagnera ?

Elle a un sourire amusé et triste.

- C'est l'Empereur qui gagnera, parce qu'il n'y a que lui pour jouer.

Il a une moue involontaire.

- Ne préféreriez-vous pas survivre ?

-Je ne sais pas, dit-elle en regardant au loin.

- Moi, je préférerais.

- C'est dommage, dit-elle en éclatant d'un rire éteint, que nous ne puissions pas nous arranger à l'amiable.

Il sourit.

- Vous vous défendrez malgré tout.

Elle hoche la tête.

- Non, je ne me défendrai pas.

Elle soutient son regard et il comprend que cela ne change rien. Elle lui est sympathique, mais cela non plus ne change rien. Le danger est ailleurs.

- Comment allons-nous faire ? dit-elle en regardant autour d'eux.

- Pour quoi ?

- Pour vivre, pour manger, pour dormir...

Il baisse la tête et sourit à nouveau.

- C'est drôle que vous pensiez à ça. Je crois que j'y aurais pensé beaucoup plus tard.

- À quoi penser d'autre ? dit-elle en haussant les épaules. À la mort ?

Il tressaille.

- Nous pouvons peut-être devenir amis, dit-il.

Elle se lève et change de ton. Elle regarde vers le plafond tandis qu'elle parle, vers le plafond invisible où elle devine les caméras.

- Un homme et une femme sont enfermés. Ils resteront prisonniers autant qu'il le faudra, parce que personne ne viendra les délivrer. L'histoire est obligée de finir mal. Ils sont tous les deux dans le même bateau ; ils ont presque le même âge, le même destin. Si rien n'arrivait, ils finiraient par s'aimer, n'est-ce pas ? Et si on les délivrait alors, ils s'aimeraient peut-être encore au-delà de ces murs. Seulement l'intérêt ne se trouve pas là, dans cette nécessité. L'intérêt est dans le hasard : lequel des deux aimera l'autre le premier ? Cela, personne ne peut le dire. Ni vous, ni moi, ni lui.

- Vous oubliez quelque chose, dit-il après un silence. Le spectacle pourrait s'arrêter là, mais ce n'est pas le cas. Ils savent tous les deux que le premier qui aimera l'autre s'écroulera sur ces dalles. Abattu comme un chien.

- Qu'est-ce que ça change ?

- Ca change tout. C'est toute la différence entre une partie d'échecs et une corrida. Nous sommes ici pour nous battre.

- Comment voulez-vous vous battre ? A coup de sourires, à coup de mensonges, à coup de

quoi ?

Il baisse la tête et pense qu'elle a raison, que c'est un combat sans aucune arme, un duel sans action, sans possible ruse, sans possible parade. Il voit l'impasse autour de lui, il sent son cœur se remettre à battre de rage.

– Nous dormirons chacun notre tour dans le lit, dit-elle doucement.

Sa voix est derrière lui, il n'arrive pas à imaginer le visage qu'elle a.

– Prendrons-nous nos repas ensemble ? Continue-t-elle.

– Je ne sais pas, comme vous voudrez, dit-il d'une voix blanche.

– Oui, nous les prendrons ensemble. Mais dès que l'un d'entre nous aura besoin de solitude, l'autre devra se taire.

– Encore des lois... soupire-t-il.

Elle revient dans son champ de vision, avec un regard étonné et inquiet.

– Vous n'êtes pas d'accord ?

Il la regarda. Il pense que son cœur doit battre très paisiblement dans sa poitrine marbrée. Il aimerait poser sa tête sur cette poitrine pour entendre le son régulier. Son cœur passif et tout-puissant, son cœur habitué à la mort l'hypnotiserait par ses pulsations. Il s'endormirait, peut-être.

Elle a vu le désarroi dans son regard et tourne la tête. Il n'a pas le droit d'être faible, pas tout de suite. Il faut d'abord qu'elle se prépare, qu'elle se pare de tous les ornements du sacrifice ; le moment n'est pas encore venu de le prendre contre elle et de mourir à sa place.

– Reprenez-vous, dit-elle en se faisant violence.

Elle constate avec soulagement le durcissement de son regard.

– Vous édiquez des lois et vous me donnez des ordres, dit-il sèchement. De quel droit ?

– Du droit du plus fort.

Il éclate d'un mauvais rire, qu'elle a du mal à supporter, un rire de provocation et de désespoir.

– Je vous en prie, dit-il, ne soyez pas ridicule. Vos lois tiendront bien le temps qu'elles tiendront, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'un d'entre nous n'ait plus envie de les respecter. Si j'ai

envie de chanter à tue-tête ou de m'allonger à côté de vous pendant que vous dormez, ne vous imaginez surtout pas que je vais me gêner.

Il est en colère. Son visage vibre, sa voix s'écoule plus vite et plus fort ; il a l'air méprisant. Ce qu'il dit la blesse un peu – un tout petit peu, en surface – mais elle n'y fait pas attention.

– Vous aurez beau refuser mes lois, vous avez obéi à mon ordre, dit-elle.

Il met un temps à la comprendre, puis la fixe, vaincu.

– Excusez-moi, dit-elle précipitamment.

Elle se retourne et s'éloigne, s'assied sur le lit. C'est un lit confortable, et elle pense avec une petite angoisse à toutes les insomnies qui peuvent l'attendre ici. Elle s'allonge, ferme les yeux. Dans un instant, elle ne sera plus dans cette pièce, ni avec lui, il suffit pour cela de se concentrer assez fort.

Imaginer le vent, d'abord, le vent des bords marins, le vent bruissant des forêts, le vent qui balaie les villes comme un sortilège, le vent qui soulève les sables colorés des déserts qu'elle n'a jamais vus. Les fleuves charrient des cadavres – elle voit l'eau, elle voit des rives sur lesquelles tombe une lumière dorée, une lumière d'avant la chute... elle soupire dans son inconscience.

Il ne l'a pas quittée des yeux. Lorsqu'elle est ainsi, le visage fermé, les yeux clos, allongée sur ce lit dans cette robe étrange qui ne semble jamais tout à fait immobile, il ressent presque à l'excès la présence de son corps. Il fixe sa courbe ; il revient sans cesse aux mêmes lignes : une mèche de cheveux sur sa gorge, les plis de l'étoffe sur son ventre, le dessin de sa jambe droite.

Il sait qu'il faudrait tourner la tête, empêcher le mouvement du désir, mais il a peur de voir la mort inscrite en creux sur le vide des murs, et il s'abreuve de son image, comme s'il allait la peindre ou la perdre à jamais. Et puis l'enchantement prend fin, brusquement, il revient à lui, à son propre corps désoeuvré et pesant sur sa chaise, devant la table. Il lui en a voulu tout à l'heure et maintenant il se sent vide. Il reste longtemps immobile ; la colère et la peur s'écourent de lui comme une sueur sèche, une sueur de craie qui l'alourdit, qui l'empêche de bouger et de penser. Doucement, il se met à pleurer, intarissable ; les larmes lui mouillent les lèvres et le cou, et il ne pense à rien d'autre qu'à cette eau et à son malheur inconcevable d'être ici en train de pleurer.

@@@@@@@@@@

Lorsqu'elle ouvre les yeux, profondément calme, il n'est pas là. La porte de la salle de bains est entrouverte, elle entend le bruit de l'eau qui coule résonner dans les hauteurs de la salle. Elle se sent faible, à peine capable de se mouvoir ; une très légère douleur palpite dans sa tête. Elle ne sait pas très bien combien de temps passe ainsi avant que le grand fracas n'envahisse la salle. Le miroir s'est brusquement fendu. Elle a presque envie de sourire lorsqu'elle se dirige vers le mur et qu'elle voit un monte-plat exhiber un incomparable festin ; elle reste un instant saisie, puis se précipite gaiement vers les assiettes surchargées et la bouteille de champagne. Le cristal, le verre, l'argent et la porcelaine brillent singulièrement dans le gris terne de la lumière.

Il est sorti de la salle de bains et la regarde apporter l'énorme plateau vers la table, espérant qu'elle ne remarquera pas à quel point ses yeux le brûlent. Elle le regarde, sourit rapidement, dispose avec un soin enfantin les couverts sur la table. Lorsqu'ils commencent à manger, l'un en face de l'autre, ils se sourient encore.

– J'avais faim, dit-elle.

Il la contemple un instant.

– Bon appétit quand même.

Elle mange vite, avec un air de contentement, et il se demande en la voyant comment elle est capable de savourer un goût, de s'y adonner avec une telle innocence. Puis il évite de la regarder, et ils mangent en silence. Il se sent résigné à présent. Résigné à tout ce qui adviendra. Simplement, il ne veut plus agir, plus choisir. Il s'en remettra à elle en tout et pour tout, il n'essaiera plus de se battre, ni d'être libre, ni de survivre.

– Buvez, dit-elle. Il faut boire.

Il la fixe gravement.

– Vous aimez vivre, dit-il. Je ne l'aurais pas cru.

Elle devient grave à son tour et boit une grande gorgée avant de répondre.

- Vous aussi vous aimez vivre.
- J'aimais.
- Il faut encore aimer, vous n'êtes pas mort.
- Oh...

Elle repose son verre.

- Vous avez pleuré ?

Il hoche la tête.

- Alors buvez ! dit-elle en reprenant son sourire.

Il porte la coupe à ses lèvres, hésite, et la vide. Puis il se ressert une coupe.

- Il n'y en a pas assez pour nous saouler, remarque-t-elle.
- En buvant très vite... suggère-t-il.

Il la ressert aussi et ils trinquent avant de boire cul-sec. Ils font cela deux ou trois fois, jusqu'à la fin de la bouteille, sans se quitter des yeux. Ils rient un peu après la dernière coupe, ils ont la bouche pétillante et les yeux brillants, mais l'euphorie retombe, presque aussitôt, parce qu'il y a le silence autour d'eux, le silence et la tristesse de la lumière électrique.

- L'Empereur, dit-elle brusquement... Vous a-t-il arraché à une femme ?

Il n'a pas pensé à sa vie depuis qu'il est entré dans cette salle et cette évocation lui est douloureuse.

- Non, dit-il. Pas vraiment. J'étais avec une fille très jeune, qui a beaucoup pleuré quand je suis parti. Je crois qu'elle devait m'aimer.
- Et vous ?
- Je ne serais pas mort pour elle.
- Pour qui seriez-vous mort ?
- Je mourrai peut-être pour vous.

Il a dit cette phrase avec un grand calme et elle se sent rougir un peu.

- Vous ne trouvez pas cela dangereux, de chercher à me connaître ?

Elle a un sourire vague.

- Si, mais je ne peux pas m'en empêcher.
- Vous vous seriez intéressée à moi, dans d'autres circonstances ?

Il voit les yeux gris s'élargir imperceptiblement.

- Oui, je crois.
- Pourquoi ?
- Parce que vous êtes beau et que vous avez l'air embarrassé.

Il fronça les sourcils.

- Embarrassé ?

Elle rit.

- Vous savez, c'est dangereux de chercher à savoir ce que je pense de vous.
- Tant pis, dit-il. Cela m'intrigue.

Elle l'observe, puis reprend.

- Je ne sais pas pourquoi. Embarrassé par vous-même, par l'existence, je ne sais pas. On dirait que vous êtes en quête d'un endroit, d'une place où vous poser, comme on range un objet.

Il sourit.

- Ce n'est peut-être pas faux.
- Pour faire durer le plaisir de l'Empereur, nous devrions arrêter de parler... dit-elle distraitemment.
- Je n'ai pas spécialement envie de ménager son plaisir.

Elle sourit.

- Attention à ce que vous dites de l'Empereur, vous allez peut-être survivre...

Lui ne sourit pas. Il n'a jamais su sourire de sa mort.

- Peu importe, dit-il. Même si je survivis... je ne risque pas de lui pardonner ce qu'il nous aura fait subir.
- C'est drôle dit-elle après un temps, je pensais que je sentirais toujours sa présence, et je me

prends parfois à l'oublier...

- Nous finirons peut-être par trouver la situation parfaitement naturelle... dit-il en souriant.

Elle semble ne pas l'avoir entendu ; elle a le regard vague, distant.

- Il nous écoute. Peut-être qu'il regarde votre visage, en ce moment, ou le lit un peu défait, ou les reliefs dans mon assiette.

Il se sent à nouveau mal à l'aise, la sensation du piège se réengouffre en lui, dans tout son corps.

- Vous ne le haïssez pas, dit-il d'une voix rapide.

Elle le regarde et surprend sur son visage son expression traquée.

- C'est un esthète, dit-elle doucement.

Il se lève brutalement.

- Savez-vous s'il est possible d'éteindre les lumières ?

Elle sourit et le regarde tristement.

- Bien sûr que non.

Elle se lève machinalement pour remporter le plateau vers le monte-plat. Lui se dirige vers le lit ; il enlève son tee-shirt blanc tout en marchant, avec le désir trouble qu'elle le voie faire ce geste. Mais elle a le dos tourné et marche dans une autre direction.

Les draps sont doux ; il prend un certain plaisir à s'y glisser ; il a les yeux brûlants d'avoir pleuré tout à l'heure et ses paupières se ferment d'elles-mêmes, comme si une main maternelle les y forçait. Juste au moment de s'endormir, il a l'impression de tomber et tressaute sur le lit. Elle le regarde avec curiosité et sourit légèrement en le voyant sombrer dans l'obscurité de son rêve.

Elle est heureuse qu'il dorme, que ses yeux soient fermés. Elle est seule. Elle est seule, debout, et il n'y a terriblement plus rien à faire, qu'à penser. Il dort. Il y a un morceau de son épaule nue qui apparaît sous ses cheveux. Elle reste un instant fascinée puis détourne la tête et se met à marcher à travers la salle. Elle a presque atteint l'endroit où elle s'est prostrée la première fois. Le coin d'ombre. Elle entend le miroir se refermer et se demande à quoi ressemble son visage, son visage tragique que l'Empereur est en train de façonner. Il doit être étrange et maigre, avec une expression

mal maîtrisée de peur et de faiblesse. Elle n'a pas envie d'aller le vérifier, et se tapit à nouveau dans l'ombre, pour profiter de cette solitude qui lui appartient presque entièrement. Combien lui reste-t-il de telles solitudes ? Combien d'envies de voir son visage ? Combien de paroles à dire...Attendre, se répète-t-elle. Ne pas penser. Il n'y a rien à penser. On ne pense pas la mort et l'emprisonnement. On ne pense pas la tentation fugitive d'une épaule nue. Elle pourrait aller le voir, elle pourrait caresser l'épaule de ses doigts transparents. Tout irait si vite à partir de cette caresse – elle ressent un vertige, une ivresse – et puis tout se fige dans le regard glacé de l'homme qui les regarde et qui attend ce geste avec une patience de reptile.

Le silence a grandi autour d'elle. Il devient opaque et épais comme une substance. Des frissons sortent de ce silence, envahissent son corps recroquevillé...Elle a froid d'un froid surnaturel, et dans sa tête qui commence à dodeliner elle a l'impression que le cerveau devient liquide, se change en un sang épais, opaque, comme le silence ; elle ne sait plus très bien où s'arrête le silence et où comence son corps, et c'est dans une ultime sensation de dissolution qu'elle perd connaissance.

@@@@@@@@

Lorsqu'il se réveille, il est étonné tout d'abord d'avoir quitté son rêve. Son rêve de salle circulaire dont il faisait le tour inlassable, son cauchemar de femmes qui toutes avaient son visage, et qui toutes – mère, sœur, maîtresse – essayaient en vain de lui faire arrêter de tourner le long du mur unique.

Il a un peu froid à l'épaule et il lui faut quelques instants pour comprendre que son rêve est à peine un rêve. La lumière n'a pas changé, ni la disposition des meubles. Peut-être le silence est-il un peu plus épais encore que dans son rêve. Peut-être la menace est-elle un peu plus palpable.

Il faut un mouvement pour se redresser machinalement la cherche du regard. C'est avec une angoisse incertaine, dans une étrange suspension de l'émotion, qu'il découvre sa silhouette écroulée.

Il ne fait pas attention à la tiédeur des draps qu'il arrache, à la table qu'il contourne, aux dalles

froides qu'il franchit. Il ne fait attention qu'à son immobilité, à sa tête renversée contre le mur, ses cheveux qui pour la première fois semblent pesants, son corps déserté de la grâce qu'il rayonnait. Lorsqu'il arrive près d'elle, il est obsédé par le bruit déréglé de sa propre respiration, et la contemple un long moment sans oser la toucher. La tension dans son corps se fait hurlante, insoutenable, et il se met à la secouer avec une violence frénétique.

Elle entrouvre les yeux, faiblement – et il réalise dans un sanglot que son angoisse était un espoir. Elle le regarde dans la suprême faiblesse de ses yeux clairs, embués par la fièvre, elle le regarde sans comprendre et il se met à sangloter comme un enfant, coupable. Elle se redresse à demi pendant qu'il baisse la tête, et force le plus vite qu'elle peut le pénible passage vers la conscience lucide. Elle voit sa tête hoquetante sombrer de plus en plus bas, chercher l'appui d'une terre ou d'un corps, elle a l'envie presque irrépressible de le prendre dans ses bras, et le repousse doucement, dans un souffle. Le geste retenu, avorté, enserre un moment sa tête comme un étau – puis tout s'arrête.

Il s'est tu, et il reste déchu à côté d'elle.

– Je vous croyais morte, murmure-t-il.

Elle se lève péniblement et rajuste sa robe.

– J'aurais aimé que ce soit vrai, dit-elle.

Lorsqu'il se relève enfin, éperdu de cette mort frôlée, elle est assise sur une des chaises. La tête entre les mains, posée sur la table.

– Nous sommes épuisés, dit-il en s'approchant.

Elle relève la tête et le considère un moment, sans retenue, comme si elle attendait quelque chose, puis sa tête retombe.

– Que voulez-vous que nous fassions ? dit-elle presque à voix basse.

Il hoche la tête sans répondre et vient s'asseoir en face d'elle.

– Peut-être suffit-il de le vouloir, dit-il.

Ils entendent le bruit du miroir qui se fend, mais ni l'un ni l'autre ne bouge.

– Vous ne voulez pas manger ? Demande-t-il.

Elle sent que le spectacle qu'elle lui offre le terrifie, elle se dit qu'il pouvait tenir aussi longtemps qu'elle était forte, et songe avec un peu de peur qu'elle ne pourra pas faire semblant longtemps.

– Si, dit-elle en relevant la tête. Vous avez raison.

Il se lève pour aller chercher le plateau tandis qu'elle essaie de revenir dans son visage, de réhabiliter ses yeux et sa bouche. Peut-être aurait-elle besoin de son reflet... Elle songe à l'immensité des efforts pour obtenir ce résultat si dérisoire – repousser l'échéance de son désespoir à lui. Elle songe que c'est ça, leur présence ici, une échéance, et elle n'a pas envie d'en rire.

Il revient bientôt et évite de la regarder en mettant le couvert. Il n'a pas remis son tee-shirt et elle regarde sa poitrine et ses bras, longuement, pour retrouver la tentation de sa peau – mais le désir s'absente, elle ne voit qu'un corps en mouvement. Il prend conscience qu'elle regarde sa poitrine.

– Je vais me rhabiller, dit-il.

Elle tressaille légèrement et le regarde en souriant.

– Non, ce n'est pas la peine.

Son regard clair n'est pas trouble, il n'y voit pas de trace de fièvre, ni d'envie, ni même de désespérance. Elle n'a que l'air de savoir, et cette expression le rassure.

– Vous allez mieux, dit-il.

Elle a envie de lui dire qu'elle n'ira jamais mieux.

– Oui, dit-elle. Je vais mieux. J'ai dû rester longtemps évanouie.

Il s'assied, les sert. Il n'y a pas de vin sur le plateau, cette fois ci.

– Quelle heure peut-il être ? demande-t-il. Le jour?La nuit ?

– Je ne sais pas.

– Pensez-vous que ça puisse durer longtemps ?

Elle hésite avant de répondre.

– Cela dépend de nous.

Il hoche la tête.

– Vous voulez dire...

- Je ne veux rien dire, coupe-t-elle. Je ne sais pas.

Il la dévisage.

- Pourquoi regardiez-vous ma poitrine tout à l'heure ?
- Pour retrouver l'envie de toucher votre peau.

Il baisse la tête.

- J'y ai pensé aussi, vous savez.

Ils se regardent, avec une sorte de compassion.

- Je ne comprends pas, dit-elle, pourquoi il n'en a pas déjà tué un.
- Ne pensez pas à lui.

Ils mangent, et, bien qu'ils aient faim, ils ont du mal à avaler leurs bouchées.

- Je vous aime pourtant déjà un peu, dit-elle après un silence.

Il sourit et elle a envie d'embrasser son sourire.

- Moi aussi, dit-il, je vous aime déjà un peu. Je suppose que cela doit faire partie du jeu.

Elle baisse la tête. Il n'y a plus rien à dire à présent. Elle sent la faiblesse monter en elle comme une marée ; elle se laissera aller à cette fin qui l'aspire, sans résistance, comme un corps noyé. Elle essaie de penser une dernière fois au monde qu'elle va perdre, mais il n'y a plus de vision dans son imagination vaincue, plus de peur dans sa poitrine – seulement un vide bizarre au fond d'elle-même, et un désir vague, que dans un instant elle ne pourra plus supporter.

Ils se lèvent. Il serre dans sa main la main défaillante, et, tandis qu'il l'emporte vers le lit, quelque chose s'ouvre dans son esprit, comme une ivresse, un vertige de puissance dont il ne s'éveillera pas. Une joie obscure et sauvage envahit ses poumons, et il pense une dernière fois à l'Empereur, à l'impuissance de l'Empereur qui n'est pas en train de vivre, ni de mourir, et qui les regarde de ses yeux aveugles.

Il cède à la douceur miraculeuse de sa peau, et, tandis qu'il sent ses bras se refermer doucement sur son corps, il regarde une dernière fois son visage, la lumière bleue de ses yeux mouillés.

Sur le lit recouvert d'étoffes pâles, ce lit légèrement décentré, baigné de lumière grise, on dirait qu'il n'y a plus qu'un seul corps livide qui ondule, lentement, un long moment, comme à l'agonie.

Et puis, brusquement, dans le silence de la salle déserte, plus rien ne bouge.

I Ils ne se relèveront pas.